

Le village métamorphosé Révolution dans la France profonde

Pascal Dibie
Plon – 2006 – Terre Humaine Poche - 2013

L'auteur

Pascal Dibie enseigne l'Ethnologie à l'Université Paris Diderot, il a publié de nombreux ouvrages, tous issus de ses recherches en ethnologie. Il a travaillé dans des contrées lointaines mais a peu à peu développé une pratique d'une ethnologie de l'intérieur, comme il la nomme. C'est un article de Stéphanie Posthumus (Université de Montréal) intitulé « L'habiter écologique et l'imaginaire paysan », qui a attiré mon attention sur ce chercheur que je ne connaissais pas. En effet, il a publié deux ouvrages dont les noms ont tout de suite été évocateur pour moi et m'ont semblé en lien avec ma recherche.

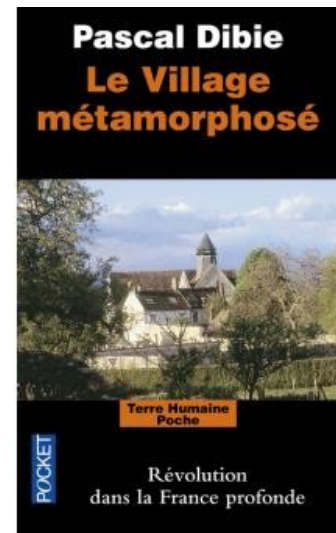
Le premier de ces ouvrages paru en 1979 a pour titre « Le village retrouvé » et pour sous-titre « essai d'ethnologie de l'intérieur » et le second paru en 2006 « Le village métamorphosé – Révolution dans la France profonde ». Je me suis procuré pour l'instant uniquement le second ouvrage tout simplement car il existe en poche alors que le premier n'est disponible qu'en «broché » et donc forcément plus cher. Il est possible que je me le procure tout de même car cette lecture a été très importante pour moi.

Il me faut préciser maintenant que Pascal Dibie est originaire d'un village de Bourgogne, Chichery dont il est parti pour poursuivre ses études, où il n'est jamais revenu vivre mais où il a toujours gardé des attaches familiales et amicales. « Le village retrouvé » est une plongée ethnographique dans ce village dont il étudie les évolutions durant les années 1970. Presque 30 ans plus tard, Pascal Dibie « retourne » dans son village pour cette fois l'observer dans ses métamorphoses des années 2000.

Que nous dit cet ouvrage ?

Pour parler de cet ouvrage, il me faut à la fois parler du fonds et de la forme car les deux ont une importance similaire.

Sur le fonds, Pascal Dibie nous convie à une visite de son village (l'ouvrage s'ouvre d'ailleurs sur une carte de Bourgogne, une carte des environs de Chichery et un peu plus loin, page 37, on trouve un plan du village... mais là nous sommes déjà dans la forme!) et nous invite à la rencontre de ses habitants. Le tour d'horizon est large : cela passe par une visite au maire du village, un regard sur la place de la voiture ou du super-marché, la description minutieuse de l'intérieur d'une maison ; Un long chapitre sous le titre évocateur « Un dieu se meurt » est consacré à la question de la religion, catholique apparemment très prégnante dans ces contrées; dans un autre long chapitre « y a-t-il encore des paysans dans les champs », Pascal Dibie nous conduit dans les méandres des transformations agricoles. Large donc mais aussi extrêmement détaillé : on chemine dans le détail des célébrations et des rites religieux, on rencontre avec l'auteur un curé, des frères, des catéchistes, on assiste à une séance de traite et à une séance de parage des vaches, on apprend par le détail comment fonctionne l'insémination artificielle,... C'est de l'ethnologie à la loupe. C'est ce travail



incessant de « zoomage »/ »dézoomage », pour prendre des termes photographiques, qui fait tout l'intérêt de cet ouvrage, quelque-fois surprenant -parfois, il faut bien l'avouer un peu long. C'est comme si l'auteur nous prenait pas la main pour un long voyage.

Mais, on ne peut parler de cet ouvrage sans revenir sur sa forme. Je l'ai déjà dit, cet ouvrage est émaillé de cartes, de plans mais également de photos (anciennes cartes postales et photos actuelles, portrait de personnes rencontrées,..), mais aussi de dessins, de croquis. Car, Pascal Dibie a inséré dans son ouvrage des extraits de son carnet de recherche dans lequel on trouve donc des schémas, des dessins très précis : par exemple le plan d'une maison traditionnelle, ou le dessin d'une table autour de laquelle l'auteur a mangé lors d'une de ses visites ou encore un dessin d'une brosse à vache, de la « balayeuse » du village ou le plan d'un vide-grenier ; Un carnet où l'on trouve aussi des textes dans lesquels l'auteur nous parle de ses impressions, de ses humeurs mais aussi de faits précis, de réflexion sur sa recherche ou de réflexions plus générale sur le monde tel qu'il va. Tout ceci est d'une richesse incroyable mais il faut encore ajouter autre chose car au milieu de toute cette exubérance (oui, c'est comme cela que je l'ai ressentie), l'auteur a ajouter des portraits. Des portraits rédigés de personnes qui ont marqué lson parcours (avec parfois leur photo et souvent une illustration de leur écriture). Nous rencontrons ainsi tour à tour Jules Michelet, Philippe Ariès, Gaston Bachelart, Marcel Mauss, André Leroi-Gourhan, Robert Jaulin, Michel de Certeau, Georges Condominas, Jean Monod, Serge Moscovici, André-Gorges Haudricourt, Jacques Meunier, Jean Malaurie, J'ai cité tout ses personnages , certains qui m'était connu, d'autres dont le nom me disait vaguement quelque-chose, d'autres encore qui étaient de parfaits inconnus pour moi, car ces portraits ajoutent à la curiosité de cet ouvrage que l'on pourrait voir comme fourre-tout, foisonnant mais qui au final forme un ensemble extrêmement riche et harmonieux. Les portraits, les extraits de carnet de recherche, les dessins, les croquis ne viennent bien sûr pas au hasard, tout ceci est agencé pour nous permettre d'entrer de plein pied dans cette histoire que Pascal Dibie nous raconte à la première personne du singulier. Pour rester sur la forme un instant, il me faut ajouter que l'on trouve en fin d'ouvrage une bibliographie imposante de seize pages, un index des thèmes, un index des noms de personnes, un index des lieux, une table des cartes et illustrations et bien sur in-fine une table des matières.

Mais il me faut revenir sur le fonds pour parler du dernier chapitre de l'ouvrage ainsi que de ses postfaces.

Le dernier chapitre est une dystopie. Sous le titre « 2084 » (clin d'œil évident au «1984 » de Georges Orwell), Pascal Dibie nous fait visiter un village pas tant surréaliste que cela. Je vous livre ici le tout début et la toute fin de ce chapitre.

Extrait page 495

« C'était une journée d'avril froide et claire. Il y a longtemps qu'on avait interdit les coqs et coupé les cordes vocales aux « ugébés » de la ferme désormais englobée au cœur du quartier. L'église ne sonnait plus qu'une fois par jour, un coup à une heure pour ne pas réveiller les enfants trop tôt. Le quartier était un quartier dit « retrato », zone de calme et de repos réservé à l'élevage des tout jeunes, aux retraités, aux hypervieux et au stressés du travail. Les survols des supersoniques individuels et les poids lourds étaient interdits, quand à l'autoroute, elle était souterraine ou suffisamment enfouie pour qu'on n'entende plus le trafic les jours de pluie. La N6 avait été neutralisée entre les quartiers d'Appoigny et Epineau, et le trafic détourné sur une rive flottante aménagée sur les bords de l'Yonne qu'on avait élargie et suffisamment draguée pour l'intégrer à l'Eurocanal et que puissent y glisser les porte-conteneurs à bas tirant d'Unicmonde qui reliait Rotterdam à Ismir. Les voitures n'étaient plus autorisées dans les ZC, les zones calmes qui correspondaient au dessin de l'ancien village où avait été conservée en hologramme et grandeur nature la vieille église Saint-Laurent. »

Extrait page 511

« La vie passait ainsi en ce quartier « retrato » sans qu'on manque de rien, sans heurt, parfaitement dépassionnée, au sein d'une harmonie si bien entretenue que nous ne désirions pas autre chose que ce que nous vivions tous ensemble séparément ».

Mais je ne peux conclure la présentation de cet ouvrage, sans parler des deux derniers chapitres. Il y a en effet deux postfaces à cet ouvrage qui pourraient former chacune un livre à part tellement elles sont riches de réflexions.

La première a pour titre : « En guide de postface : de la disparition de l'ethnologie et des risques à venir », et nous éclaire sur la vision de l'auteur à propos de son travail d'ethnologue. Il s'agit des réflexions d'un chercheur qui revient sur son travail de recherche. Il faudrait une fiche de lecture entière sur cette partie-là de l'ouvrage. Peut-être ferra-t-elle partie de mon travail. En attendant, faute de mieux, je me contente d'en citer quelques extraits.

Extraits pages 513 à 525

« En faisant de mon propre village un terrain d'ethnologie, je n'avais pas mesuré l'ampleur que ce travail allait prendre. Mon pari avait été et est toujours de jouer de profondeur, d'immersion, d'explorer les limites du trop savoir plutôt que d'aller quérir de nouvelles connaissances, sachant que l'on ne découvre jamais que ce que l'on sait...En clair, ma démarche était et est toujours de camper aux franges de moi-même et de tenter de faire de tout ce qui me fait, un objet d'étude. Regarder...car c'est bien de cela dont il s'agit : voir, mais voir depuis un regard affûté, retourné, en d'autres termes devenir l'explorateur de notre propre société...J'ai appris que voir c'est construire un rapport critique au monde, c'est reconnaître pour autre ce que l'on perçoit et accepter de nous le représenter comme tel. Voir, là est pour l'ethnologue la question centrale...Il a fallu de l'incompréhensible, de l'inadmissible, de l'autre, beaucoup d'autres... Partager, « apprendre, comprendre et partager », pour reprendre André Leroi-Gourhan, qui insistait sur le fait que « tout ce qui n'est pas partagé est perdu », me paraît essentiel dans l'acte de faire de l'ethnologie...Cela implique que nous revenions à ce que Serge Moscovici appelle « une conception poreuse du monde, à un système ouvert », moins conceptuel de l'ethnologie, où le chercheur accepte de reconnaître que rien n'est jamais définitivement constitué, ni entièrement déterminable. Une recherche reste vivante même et surtout si elle revient modifiée, enrichie, après qu'elle a été diffusée et discutée dans les sociétés concernées. Partager cela signifie donc dans mon esprit mettre à bas la séparation, devenue muraille dans nos sociétés et dans nos têtes, entre ce qui est à nous et ce qui est aux autres...L' « ethnologie de proximité » que nous avons développé dans les années 1970 n'a pas été vaine. Dans ces années de refondation, nous recentrons nos travaux sur notre société même ; nous partions du postulat que plus les choses sont proches et se présentent comme des banalités apparentes, plus elles sont complexes...Faire de l'ethnologie tel que je le comprends n'est jamais qu'accepter le regard d'une personne donnée, dans un temps donné, dans un lieu donné avec des gens donnés. J'insiste : l'ethnologie est aussi à faire là où l'on vit, là où l'on sait, là où l'on partage avec et comme les autres les choses de la vie...Mais comment faire pour restaurer l'attention, accepter qu'il y ait des lieux de « vigie » d'où l'on observe, discute et pense, des lieux où l'on témoigne du monde, plus exactement des mondes, et où l'on acquiert une façon critique d'exprimer nos dissemblances afin d'aider à imaginer des lendemains qui inexorablement nous tirent à eux sans que nous ne sachions plus ce qu'il risque d'en être ?...Comment allons nous décrypter, dans cette confusion provoquée par la globalisation, la mondialisation, l'égalitarisme, la pensée de masse et à son inverse le pluriculturalisme, le localisme, l'individuation, un peu de notre monde si nous n'en fournissons plus les outils ? Comment et en quel lieux abordables, ouverts à tous, allons-nous pouvoir dispenser un savoir et une pensée critique nécessaire, élaborée dans et à cause des tourmentes qui traversèrent le XXIème siècle juste finissant ? Comment, s'il n'y a plus

d'enseignement de l'ethnologie, former des regards sur ces hommes et ces femmes du XXIème siècle commençant, sur ce que nous sommes en train de devenir ?...Comment étudier la pensée des autres sans commencer par étudier la nôtre ? Comment s'occuper de visions du monde, de rapport à l'univers, sans se préoccuper du nôtre ?

La seconde postface est intitulée : « Revisitation – en guise de postface inédite ». Elle date de 2013, date de la dernière édition de l'ouvrage et Pascal Dibie analyse son travail au vu de l'évolution de la société entre 2006 et 2013. Cela confirme, nous dit-il, ce qu'il notait alors : « *que nous étions dans un moment charnière de l'humanité* ». Il réitère ainsi son propos : « *Nous sommes bien dans une des ces « Basse Époque » que l'histoire humaine traverse périodiquement* ». Et il passe alors en revue des thèmes comme l'identité, l'urbanisation, le localisme. « *Longtemps on a pensé – nous dit-il page 536 – que l'histoire des rapport entre l'urbain et le rural était à lire comme « l'histoire mouvementé d'un couple fort, passant de notions diamétralement opposées à des représentations à la fois contradictoires et complémentaires »¹. Or, ce couple désormais boîte sérieusement. Les ex-ruraux connaissent bien des préoccupations des gens des villes et ils voient monter avec inquiétude cette tension très urbaine qui jadis faisait la différence d'avec le monde de la campagne* ». Enfin, Pascal Dibie termine cette postface par un rapprochement osé mais convaincant entre l'irruption des pratiques stabulatoires en agriculture et l'évolution de nos modes de vie, de notre rapport au monde: « *Je suis de plus en plus convaincu qu'il y a un rapport direct entre le futur de l'homme et le quotidien actuel de nos animaux d'élevage, qu'il y a là, plus ou moins à notre insu, la mise en place, mieux, l'acceptation d'un « effet stabulatoire », voire d'une philosophie de la stabulation* ».

Ce que m'apporte cet ouvrage pour ma recherche

Sur le fonds, c'est-à-dire la description du village de Chéchery dans les premières années du XXIème siècle à travers la vie de ses habitants, je n'ai finalement pas tant appris que je ne sache déjà de l'évolution de ces villages ruraux en villages périurbains, de l'impact des politiques de métropolisation, sur l'évolution des modes de vie, sur la transformation en profondeur de l'activité agricole et de ce que tout cela implique comme changement radical de notre rapport au monde en général, à la nature, au temps et à l'espace. On sait tout cela. L'intérêt de l'ouvrage c'est de sortir des généralités pour mettre le projecteur sur un tout petit point de la carte et ausculter ce petit point dans ses moindres détails. C'est aussi d'humaniser cette histoire car l'auteur nous parle des « gens », des « vrais gens », de ceux qui sont restés, de ceux qui sont partis, de ceux qui reviennent et de ceux qui arrivent. Et, bien entendu cela fait écho à ma recherche, même si mon terrain, la ville de Florac en Lozère, qui n'est sous l'influence d'aucune agglomération ni métropole, semble à priori très éloigné d'un village de Bourgogne sous l'influence immédiate de zones urbaines proches. Il y a pourtant des rapprochements à faire et il me semble intéressant d'analyser ce qui rapproche et ce qui différencie ces deux types de territoire. J'ai l'intention de m'en servir dans ma recherche en allant ausculter, autour de ma question de recherche, un territoire rural périurbain, en contrepoint de l'observation de mon terrain.

Mais c'est certainement sur la forme que cet ouvrage m'a le plus apporté et pour tout dire, d'abord surprise, puis intéressée, puis enthousiasmée. J'ai trouvé dans cet agencement du texte « principal » relatif à l'enquête, d'extrait du carnet de recherche (texte, dessins, ...) et des portraits de personnes ayant influencé l'auteur, une richesse particulière. Cela met de l'humain au cœur de la recherche. Et en cela, cet ouvrage a été décisif, il me semble, pour me permettre de comprendre à quel point ma recherche n'est pas séparée de moi, à quel point nous faisons corps.

1 P.Arnaud, E. Bonerandi, C. Gillette – Traité sur la ville – PUF – 2009 – p. 97.